FEUILLETON DE L'ABEILLE.

NOUVELLE-ORLEANS, 26 JUIN 1861.

AURELIE.

XI—Suite.

La lettre que les deux frères venaient de recevoir ranima tout leur espoir.

Bonne Clarisse ! s'écria Paul. Ah ! je suis bien heureux que ce soit elle qui accepte ce rôle de dévouement !

—J'avoue que j'ai aussi toute confiance en cette excellente personne, ajouta Raphael.

Mais dons n'avons pas de temps à perdre, reprit Paul, distribuons-nous la besogne.

Je me charge de la voiture, dit Raphael. Demain soir tu la trouveras à la porte de Contances, sur la route de Granville.

—Moi, dit Paul, je vais partir à l'instant même pour Saint Lo, de manière à voir Clarisse dès demain matin et à combiner avec elle tous les détails de l'affaire.

Cependant l'animation qui brillait sur les traits de Paul fit tout à coup place à une expression d'anxiété.

—Je ne doute ? lui demanda Raphael.

—Je crois la marquise innocente, répondit Paul.

Et moi aussi, interrompit Raphael. C'est pour cela que j'éprouve tant de satisfaction à la pensée de lui sauver la vie.

—Mais, continua Paul, je ne veux pas me borner à lui sauver la vie, je veux surtout lui sauver l'honneur, je veux découvrir toutes les preuves qui la disculperont un jour. Et si je parviens à l'embarquer sur l'*Amérique* et à la conduire en lieu de sûreté, je ne dois point souper à l'accompagner durant toute la traversée. Je quitterai le navire au premier endroit venu. Je quitterai le navire au premier endroit où il relâchera, et je reviendrai en France le plus tôt possible pour y reprendre mes recherches. Mais arrêtée sur une femme énergique qui saura surmonter seule les difficultés qu'elle rencontrera sans nul doute sur la terre étrangère Aurélie aura confiance en moi, infatigable dévouement, et trouvera dans cette confiance le courage de supporter son exil.

—En effet, la marquise de Belrive est une nature pleine de fermeté, on n'en s'en convaincra en voir son attitude pendant le procès.

—Mais un pareil exil est impossible sans argent, et la pauvre Aurélie ne peut pas en avoir dans sa prison. Or, moi, je ne puis disposer en ce moment que d'une somme à peine suffisante pour les frais du voyage. Que faire, mon Dieu ! que faire ?

Raphael demeura un instant pensif et hésitant, car il trouvait en présence de sacrifice le plus pénible à accomplir pour lui : il s'agissait d'ajourner indéfiniment la réalisation d'une découverte scientifique qui avait été le but de toute sa vie, et au succès de laquelle il attachait l'espérance d'obtenir la main de la jeune fille qu'il aimait.

Enfin, ayant surmonté courageusement un premier mouvement d'hésitation :

—Tranquillise toi, Paul, dit il.

Raphael avait vendu récemment une prairie dépendant de sa part d'héritage afin de pouvoir continuer ses travaux. La vente avait produit quatre mille francs.

Il les remit à son frère.

—Et maintenant, dit il, vite à la besogne, Paul. A demain soir Tu me trouveras exact à ce rendez vous.

Quelques instants après, Paul montait à cheval et se dirigeait vers Saint-Lo.

Le lendemain matin, il arrivait au chef-lieu de la Manche.

Il se rendit immédiatement chez Clarisse.

A quelques pas du beau magasin de la modiste, Paul se croisa avec un homme enveloppé d'un grand manteau noir dont le capuchon rebattu sur sa tête lui couvrait presque entièrement la figure.

Il ne fit aucune attention à cette femme; mais celle ci se retourna pour le voir sortir chez la modiste.

—Que va t il adveuir d'une entrevue entre Clarisse et lui ! murmura t elle avec une sorte d'inquiétude.

XII.

Clarisse était une des plus charmantes femmes qu'on pût voir. Elle possédait d'ailleurs un talent d'artiste dans son genre, son magasin était le plus beau et le mieux achalandé de la ville, elle jouissait par conséquent d'une grande aisance, et, comme sa reputation était intacte, intuitive fois on l'avait demandée en mariage. Cependant, jusqu'à ce jour, elle avait repoussé toutes les prétendans.

Malgré la pureté de sa vie, malgré l'indifférence apparente de son cœur, Clarisse était pourtant une âme ardente et exaltée, capable des plus beaux dévouements aussi bien que des haines les plus profondes, susceptible de montrer la douceur la plus angélique comme d'éprouver la colère la plus foudroyante : c'était, en un mot, une de ces natures extrêmes qui n'échappent à la folie qu'en vivant dans un milieu où les fortes émotions leur sont épargnées.

Mais pourquoi Clarisse avait elle jusqu'ici refusé de se marier ? C'est que son cœur était envahi tout entier par un amour qu'elle avait, pour ainsi dire, connu dès le berceau : elle aimait Paul Belmont, son frère de lait.

—Etre aimée de lui, tel avait été le rêve de toute sa vie.

Paul qui savait apprécier les qualités de la jeune fille, lui témoignait une vive amitié qu'elle croyait toujours voir se changer en un sentiment plus tendre, elle espérait que Paul l'appellerait un jour à l'honneur de devenir sa femme.

—Oh ! alors, se disait elle avec un frémissement de bonheur, je aurai plus rien à envier sur la terre !

Les paroles que, la veille, le mystérieux paysan, son compagnon de route, lui avait adressées dans le coupé de la diligence au sujet de Paul, ces paroles, évidemment calculées, n'avaient fait qu'augmenter son espoir. Elle était depuis lors dans un état d'exaltation dont la veille de la paysanne au manteau, que nous venons de voir sortir de chez elle, avait un peu modifié la nature sans l'atténuer.

A l'arrivée de Paul, la jeune fille était dont toute tremblante d'une émotion que la présence de son frère de lait n'avait pas seule produite.

—Ma bonne Clarisse, lui dit Paul en lui prenant affectueusement les deux mains, oh ! quel cœur est comparable au votre !

—Eh effet, balbutia t-elle; oui... j'aime... beaucoup trop même... mon... heur !

Et elle jeta sur le jeune homme un regard d'une expression navrante.

—Je venais vous remercier, chère Clarisse, dit Paul tout entier à l'idée de l'évasion projetée pour Aurélie, je viens vous remercier de votre dévouement en faveur d'une infortunée.

Et il continuait de lui serrer les mains avec effusion.

En quelques secondes, Clarisse changea dix fois de couleur.

—Vous l'aimez donc bien, cette femme ? dit elle d'une voix suffocante.

—Vous l'aimez donc bien, cette femme ? dit elle d'une voix suffocante.

Plus que ma vie ! Ah ! Clarisse, vous qui n'avez jamais aimé, il vous est impossible de comprendre mes douleurs !

—Je n'ai jamais aimé, dites-vous ! interrompit elle avec une sorte de sévérité.

Puis elle reprit aussitôt d'un air abattu :

—Il n'est... non pas de femme... mais de votre... marquise de Belrive !

Il y avait dans son ton quelque chose de strident et d'amer quand elle prononça le nom de la condamnée.

Paul tressaillit, et le regarda d'un air stupéfait.

Jusqu'à ce jour Clarisse s'était montrée si réservée à son égard, que Paul, d'ailleurs tout préoccupé d'un autre amour, n'avait jamais devinée la nature des sentiments de la jeune modiste pour lui. Mais en ce moment, l'extrême émotion de Clarisse en parlant d'Aurélie l'avait frappé.

—M'aimerait elle ? se demanda t il, aussi affligé que surpris de cette découverte.

—Il faut donc, reprit Clarisse, que nous sauvions à tous deux la marquise de Belrive, puisque vous la croyez innocente.

—Ah ! vous êtes donc pour vous même, n'est ce pas ? s'écria t il avec reconnaissance, puisque vous consentez à accomplir la tâche à laquelle vous allez vous dévouer pour elle.

Clarisse baissa la tête.

—En agissant comme je me propose de le faire, répondit elle, je songeai moins à sauver madame de Belrive, coupable ou non, qu'à vous sauver, vous, Paul, ou qu'à vous épargner une douleur désespérée.

Le jeune homme lui baisa la main dans l'élan de sa reconnaissance.

Clarisse tressaillit et retira vivement sa main.

—Avez vous besoin, lui demanda Paul, que je m'occupe de votre départ pour Coutances ?

—C'est inutile, répondit elle d'une voix défaillante ; on va venir me prendre ici. Tout ce qui concerne mon voyage est prévu. Votre tâche à vous se borne.

Elle devint tout à coup si pâle que Paul s'écria avec inquiétude :

—Vous vous donne donc indisposée, chère Clarisse !

—Non, non, ce n'est rien !... reprit elle d'une voix plus forte.

Puis elle resta un moment sans parler, en regardant le jeune homme.

—Ah ! pensait-elle, tandis qu'un sourire amer crispait ses lèvres, cette extrême sollicitude qu'il montre pour ma santé ne vient pas de l'intérêt qu'il me porte : c'est pour elle qu'il s'inquiète de moi ! En effet, si je tombais tout à coup malade, je ne pourrais pas la sauver, elle !

—Vous me disez donc, chère Clarisse.... demanda Paul étonné de ce silence.

—Je vous disais, répétait elle cette fois d'un ton résolu, que vous devez vous borner à attendre de nous, par dans, un, machine le mieux que à l'hôtellerie du Soleil Levant, sur la route de Coutances à Granville, comme on a dû vous le faire savoir.

—Oui, mais réunissez vous à vous sebitnar à la prisonnière !... Si l'on découvrait le stratagème, ma chère Clarisse, ce serait la mort pour elle, car elle serait dès lors doublement surveillée, et cette tentative d'évasion confirmerait dans l'opinion la pensée de sa culpabilité.

—Je réunirai ! reprit Clarisse d'une voix sombre ; oui, je réunirai dans mes entreprises, ou j'y perdrai la vie !

—C'est à vous que je devrais vous remercier, dit Paul.

Puis il ajouta, car Clarisse baissait la tête et paraissait souffrir encore davantage de la reconnaissance qu'il lui exprimait.

—Pauvre fille ! pensa t il, certaine maintenant des sentiments qu'elle éprouvait pour lui, quelle abnégation !

Et comprenant qu'il ne ferait qu'augmenter le supplice de son amie d'enfance en continuant de la remercier de la générosité dont elle voulait faire preuve pour une rivale préférée, il se hâta d'ajouter ce qui lui restait à dire.

—Ma bonne Clarisse, reprit il, j'ai une demande à vous adresser.

—Ah ! fit elle comme s'éveillant en sursaut.

—Je voudrais une robe semblable à celle de vous, de tout ce qui est nécessaire à une femme élégante comme vous.

Clarisse eut un sourire navrant.

—Ceci est de ma compétence, répondit elle ; vous serez obéi.

—Vous savez l'obligeance de l'adresse à M. Robertson, capitaine de navire ? demanda, pour le compte de M. Belmont, à Granville.

—Le même partira dans une heure.

—Adieu chère encore, car il faut penser à tout.

—Quoi donc ?

—Oh ! pauvre fort serait bien utile pour être dans tout nécessairement demandé ! Que faudrait ce Bellmont, sans un pour vous. Vous êtes sûrs de la marquise ; vous traite sur quelque rapport avec les gens, et vous avez, comme elle, les cheveux noirs et les yeux bleus.

—Vous avez raison. J'y pourvoirai en matin, même.

—Et maintenant, un dernier mot. Quand vous aurez avec la marquise de Paul Belmont, vous devez avec la marquise de Belrive, puisque vous la croyez innocente.

—Ah ! vous avez